

Le château de Barbe Bleue – Javier Cercas

Cosette, la fille de Melchor, a disparu à Mallorca où elle était en vacances. Son père va la chercher.

----0000000000----

L'avion atterrit à l'heure, à huit heures cinquante-cinq minutes à l'aéroport de Palma, qui ne ressemble pas à l'aéroport d'une petite île de la méditerranée mais à celui d'une métropole américaine. Ou tout au moins c'est ce que ressent Melchior tandis qu'il marche d'un bon pas au travers d'un labyrinthe futuriste de couloirs saturés de boutiques sophistiquées, de tapis roulants et de gigantesques écrans de télévision tout en répondant aux trois WhatsApp reçus pendant le vol.

Melchior loue une Mazda électrique au bureau de Sixt, et la première chose qu'il fait en montant dans la voiture, c'est de connecter le Bluetooth et d'écrire sur le navigateur l'adresse de l'hôtel Borrás : 13 place Miquel Capllonch, Port de Pollença. Tandis que le navigateur calcule le trajet, l'itinéraire et le temps de voyage, Melchior attache sa ceinture de sécurité et met la voiture en marche, et lorsqu'il sort du parking de Sixt, l'appareil indique que, si aucun contretemps n'intervient et si l'automobile roule à la vitesse autorisée, il mettra cinquante-trois minutes pour arriver à destination.

La prévision s'avère exacte. Guidé par une voix de femme enregistrée, en sortant de l'aéroport, Melchior prend un boulevard périphérique de Palma et, peu après, après avoir dépassé plusieurs ronds-points et être passé à côté d'un Décathlon, d'un Leroy Merlin et d'un Auchan, il prend l'autoroute Palma-Alcúdia. Le trafic est d'une densité inimitable faite de matin ouvrable et de banlieue urbaine, un soleil presque estival tombe verticalement sur l'asphalte luisant et il n'y a que quelques nuages effilochés ou semblables à des coups de pinceaux très blancs qui perturbent l'azur parfait du ciel. La Mazda laisse à sa droite une succession de polygones industriels, tandis que, à sa gauche, le massif de la sierra de Tramuntana – une grosse cicatrice rocheuse qui, selon ce qu'a constaté Melchior sur les cartes, parcourt l'île presque d'un bout à l'autre – bloque l'horizon. Au bout d'un moment, cependant, le paysage commence à changer, il devient plus rural et plus aride, presque comme la Meseta : d'un côté à l'autre de l'autoroute, au milieu du vertige horizontal de la plaine, poussent : des champs cultivés de blé, d'avoine et de seigle, des oliveraies et des massifs de palmiers. Le trafic est maintenant plus fluide, et de temps en temps Melchior dépasse un peloton de cyclistes ou bien les croise. Il laisse derrière lui des sorties d'autoroute qui annoncent des communes aux noms inconnus : Santa María, Consell, Binissalem, Inca, Sa Pobla. Plus ou moins à la hauteur de l'avant-dernière, le paysage se transforme encore: la végétation devient verte et exubérante, ici et là semblent surgir de la terre marron des restes d'archéologie agraire et, quelques kilomètres avant d'arriver à Pollença, lorsque meurt l'autoroute et naît la grand-route, un moment Melchior aperçoit parmi les rochers un lointain fragment de mer. La route circule parmi les pinèdes et les bois de chêne verts et, toujours guidé par le navigateur, Melchior passe à côté de la zone urbaine de Pollença. Cinq minutes plus tard il arrive au port, dépasse une paire de ronds-points (sur l'un d'entre eux resplendit la sculpture métallique d'un hydravion), prend à droite par le troisième et rentre dans un enchevêtrement de ruelles étroites et d'édifices touristiques élevés dans les années soixante et soixante-dix, juste après l'annonce par le navigateur de la fin du voyage (« Vous êtes arrivé à destination » annonce-t-il), il se gare près de la place Miquel Capllonch.

L'endroit est un quadrilatère pavé avec des bancs en bois et des parterres bien ordonnés, entourés d'une série de boutiques pour touristes et de terrasses de bar, de restaurants et d'hôtels. Melchior localise dans un angle l'hôtel Borrás, un immeuble de trois étages, aux murs blancs et aux persiennes vertes, avec de grands balcons et une terrasse bourrée de tables et de chaises protégées par des parasols blancs, ombragée par les frondaisons de deux micocouliers et surveillée par une caméra que l'on distingue à côté du linteau de la porte. Le comptoir de la réception est à gauche de l'entrée. Tout en s'appuyant, s'affaire un homme de plus de soixante ans, aux yeux globuleux, à la barbe striée de cendre et au ventre de batracien vêtu d'un Jean et d'un teeshirt Dropout Kings orné d'un crâne et de deux emblèmes déchirés des Etats Unis et de Grande Bretagne. Derrière lui, le soleil du matin entre à flots par une baie ouverte.

L'homme lève les yeux du comptoir, plein de factures et de papiers gribouillés à la main, et Melchior se présente et mentionne la rapide conversation téléphonique de la veille à midi.

– Oui, bien sûr – se souvient l'homme –, est-ce que la fille est revenue ?

Il fait non de la tête et de son côté il lui demande s'il a eu de ses nouvelles ; l'homme lui répond que non. Melchior lui demande alors si la Garde Civile est venue, pour faire des vérifications, et l'homme lui répond encore que non.

– Vous êtes sûr ? demande Melchior, étonné.

– Complètement – répond l'homme -. Au début de la saison, je ne bouge pas d'ici de toute la journée. Je suis le concierge, le gérant, tout.

El castillo de barbazul – Javier Cercas

Cosette, la hija de Melchor, ha desaparecido en Mallorca donde estaba de vacaciones. Su padre va a buscarla.

----0000000000----

El avión aterriza puntualmente a las ocho y cincuenta y cinco minutos en el aeropuerto de Palma, que no parece el aeropuerto de una pequeña isla del Mediterráneo sino el de una metrópolis estadounidense. O al menos se lo parece a Melchor mientras camina a buen paso por un laberinto futurista de pasillos saturados de tiendas sofisticadas, cintas transportadoras y gigantescas pantallas de televisión a la vez que contesta los tres wasaps que ha recibido durante el vuelo.

Melchor alquila un Mazda eléctrico en la oficina de Sixt, y lo primero que hace al montarse en el coche es conectar el Bluetooth y escribir en el navegador la dirección del hostel Borrás: plaza Miquel Capllonch, 13, Port de Pollença. Mientras el navegador calcula trayecto, itinerario y tiempo de viaje, Melchor se ata el cinturón de seguridad y arranca el coche, y cuando sale del aparcamiento de Sixt, el aparato indica que, si no media ningún contratiempo y el automóvil circula a la velocidad prescrita, tardará cincuenta y tres minutos en llegar al destino señalado.

La previsión resulta exacta. Guiado por una voz de mujer enlatada, al salir del aeropuerto Melchor toma una vía de circunvalación de Palma y poco después, tras superar varias rotondas y pasar junto a un Decathlon, un Leroy Merlin y un Alcampo, se incorpora a la autopista Palma-Alcúdia. El tráfico posee una densidad inconfundible de mañana laborable y extrarradio urbano, un sol casi estival cae a plomo sobre el asfalto espejeante y sólo algunas nubes como hilachas o pinceladas blanquísimas perturban el azul perfecto del cielo. El Mazda abandona a su derecha una sucesión de polígonos industriales, mientras, a su izquierda, el macizo de la sierra de Tramuntana – un costurón rocoso que, según ha constatado Melchor en los mapas, recorre casi de punta a punta la isla – bloquea el horizonte. Al cabo de un rato, sin embargo, el paisaje empieza a cambiar, se torna más rural y más árido, casi mesetario: a uno y otro lado de la autopista, en medio del vértigo horizontal de la llanura, brotan campos cultivados de trigo, cebada y centeno, olivares y macizos de palmeras. El tráfico es ahora más escaso, y de vez en cuando Melchor adelanta a un pelotón de ciclistas, o se cruza con él. Deja atrás salidas de autopista que anuncian municipios de nombres desconocidos: Santa María, Consell, Binissalem, Inca, Sa Pobla. Más o menos a la altura del penúltimo, el paisaje se transforma otra vez: la vegetación se vuelve verde y exuberante, aquí y allá parecen surgir de la tierra marrón restos de arqueología agraria y, unos pocos kilómetros antes de llegar a Pollença, cuando muere la autopista y nace la carretera general, por un momento Melchor vislumbra entre rocas un fragmento lejano de mar. La carretera circula entre pinares y bosques de encinas y, siempre guiado por el navegador, Melchor pasa junto al casco urbano de Pollença. Cinco minutos después llega al puerto, rebasa un par de rotondas (una de las cuales luce la escultura metálica de un hidroavión), se desvía a la derecha por la tercera y se adentra en una cuadrícula de callejas angostas y edificios turísticos levantados en los años sesenta y setenta, hasta que, justo después de que el navegador anuncie el final del viaje (“Ha llegado a su destino”, advierte), aparca junto a la plaza Miquel Capllonch.

El lugar es un cuadrilátero empedrado, con bancos de madera y parterre meticulosos, ceñido por un cordón de tiendas para turistas y terrazas de bares, restaurantes y hoteles. Melchor localiza en una esquina el hostel Borrás, un edificio de tres plantas, de paredes blancas y persianas verdes, con grandes balcones y una terraza abarrotada de mesas y sillas protegidas por parasoles blancos, sombreada por las copas frondosas de dos almeces y vigilada por una cámara que sobresale junto al dintel de la puerta. El mostrador de recepción está a la izquierda de la entrada. Apoyado en él, se afana un tipo de más de sesenta años, de ojos saltones, barba entreverada de ceniza y vientre de batracio, vestido con unos vaqueros y una camiseta de Dropout Kings ornada con una calavera y dos enseñas en jirones de Estados Unidos y Gran Bretaña. A su espalda, el sol de la mañana entra en chorros por un ventanal abierto.

El tipo levanta la vista del mostrador, lleno de facturas y papeles garabateados a mano, y Melchor se presenta y menciona la fugaz conversación telefónica que los dos mantuvieron ayer al mediodía.

– Claro – recuerda el tipo –. ¿Ha aparecido la chica?

El niega con la cabeza y le pregunta por su parte si ha tenido noticias de ella; el tipo contesta que no. Melchor le pregunta entonces si ha estado allí la Guardia Civil, haciendo averiguaciones, y el tipo vuelve a contestar que no.

– ¿Está seguro? – pregunta Melchor, extrañado.

– Completamente – contesta el tipo –. En cuanto empieza la temporada, no me muevo de aquí en todo el día. Soy el conserje, el gerente, todo.